Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 45 (1940-41)

Artikel: Les Bourbakis de 1940 : l'entrée des troupes franco-polonaises dans le Jura bernois et leur internement en Suisse (juin 1940)

Autor: Ribeaud, Alfred / Gressot, Jean / Nussbaumer, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684945

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Bourbakis de 1940

L'entrée des Troupes franco-polonaises dans le Jura bernois et leur internement en Suisse

(Juin 1940)

INTRODUCTION

L'avance foudroyante, en juin 1940, après la bataille des Flandres, des troupes allemandes à travers la France et dans les régions les plus proches de notre pays, causa dans toute la région frontière une véritable panique.

Dans la matinée du 15 juin, le génie français, dans des conditions non encore éclaircies, fit sauter tous les ponts et ouvrages d'art le long de la frontière franco-suisse, de Bâle à Boncourt. Et cette dernière localité se souviendra longtemps encore de la terrible explosion qui détruisit une partie de la route de Delle à son entrée sur territoire français et endommagea maints bâtiments à l'extrême frontière.

Dès le lendemain matin, 16 juin, les routes étaient sillonnées de fugitifs, hommes, femmes et enfants prenant la direction de notre pays, cortège lamentable de pauvres gens emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

De la ville de Delle et du territoire de Belfort, par la route de Damvant et de la région de Pont-de-Roide, à Fahy et à La Motte, au Chauffour et au Pont de Goumois, ce fut partout le triste défilé de ces hommes âgés chargés de meubles et de linge indispensables, de femmes poussant voiturettes contenant bébés et colis, d'enfants emportant leurs poupées ou un maigre jouet... La peur sur le visage et le froid dans le cœur, ils abandonnaient tout, craignant l'envahisseur, pour chercher asile dans l'oasis de paix, de dévouement, de charité, qu'est notre pays.

Puis aux civils se joignirent bientôt des militaires, d'abord par hommes ou groupes isolés, puis en masse, les uns déguenillés,

sans habits de rechange, les autres à l'équipement neuf et complet, les uns n'ayant pas tiré un coup de fusil, n'ayant même pas vu l'ennemi, les autres après des journées de bataille, de marches et de contre-marches.

Et ce fut la ruée ! Troupes, chevaux, matériel accueillis par une population qui sut, une fois de plus, montrer ses sentiments hospitaliers et compatissants. Près de 40.000 soldats, Polonais et Français, des milliers de chevaux, de nombreuses pièces d'artillerie, une quantité de munitions, des chars, des camions innombrables pénétrèrent ainsi en Suisse.

Cette page d'histoire, impressionnante, douloureuse, tragique, se devait d'être fixée dans nos « Actes ». Aussi avons-nous cru bon de réunir, en une vue d'ensemble, les principaux faits dont notre petit pays et ses habitants furent les témoins haletants, mais secourables.

G.

En Ajoie

Dans la matinée du 15 juin, à 9 h. 25, un lieutenant du génie fait sauter la route française à une trentaine de mètres du bureau de douanes de Boncourt: 3000 kg. d'explosifs placés à huit mètres de profondeur. Des dégâts sont causés dans les environs et, l'après-midi, le préfet de Belfort vient, à la frontière, présenter ses excuses à la Suisse.

Le dimanche 16 juin, vers 6 h. du matin, les premiers réfugiés civils français entrent à Boncourt. Ce sont des habitants de Delle et des villages voisins. Le défilé continue toute la journée et toute la nuit. Les premiers douaniers français arrivent dans la soirée. Beaucoup d'automobiles: on organise des parcs.

Les premiers soldats français arrivent à la frontière suisse
(No de censure G. 730)

L'exode avait commencé à 14 h. à Fahy: 8000 à 9000 réfugiés civils le dimanche et la nuit suivante. Les habitants logent environ 600 femmes et 200 jeunes gens. Au petit jour, l'évacuation commence, par camions, en direction de Porrentruy. Puis voici, à Fahy, 1500 soldats français: un détachement du régiment 433, et de nombreuses troupes disloquées.

Le même jour, à partir de 17 h. 15, 800 réfugiés civils se présentent au bureau de douane de Damvant. Le lendemain, 17 juin, il en vient encore 300, tandis que le passage, avec autos et voitures, continue à Boncourt: soldats et douaniers. 2000 militaires et 3000 civils dans la nuit du lundi au mardi.

Les 18 et 19 juin, à Boncourt, civils et soldats français continuent à pénétrer en Suisse. Cinquante camions de D. C. A. venant

de la ferme de Saint-André passent par la forêt. Le lendemain, l'internement se poursuit.

A Damvant, le 18 juin, passage de 100 civils, 1000 employés de chemins de fer, des postes et télégraphes, ainsi que d'ouvriers spécialisés ; 900 hommes du génie.

Dans la soirée du même jour, 3 à 400 soldats polonais qui n'ont pas pu trouver de place à Porrentruy, arrivent à Fontenais

Réfugiés civils à Porrentruy, Rue de la Préfecture
(No de censure J. 48)

et sont logés dans le village. Et, soudain, descendent de Montancy plus de 1000 soldats français : Fontenais et Villars sont remplis d'internés pendant deux jours.

Au Bureau de douane de La Combe (commune de Roche d'Or), 400 réfugiés civils pénètrent sur notre territoire, dans la matinée du 19 juin. Dans le courant de l'après-midi, 1400 soldats d'un dépôt de réserve de Belfort viennent à leur tour.

Les civils ne couchent qu'une seule nuit dans les immeubles de la Vacherie-dessus; ils regagnent leur domicile dès le lendemain. Les soldats français sont dirigés sur Chevenez et Porrentruy.

Le même matin, 500 civils se sont présentés au bureau de douane des Grottes de Réclère. Ils sont suivis de 200 soldats, la plupart du 116me régiment d'artillerie lourde.

A ce même bureau: le 20 juin, 200 civils, 500 fusiliers polonais, 20 soldats de l'artillerie anti-chars de l'armée polonaise. Le 21 juin, 50 soldats d'un corps sanitaire français; encore 10 garde-frontière français. La plus grande partie des civils, après avoir été hébergés un ou deux jours à Réclère et à Grandfontaine, regagnent la France. Les colonnes militaires partent pour Porrentruy, à pied ou en camion.

A Damvant, 1500 soldats français, surtout des pontonniers-franchissent la frontière, le 19 juin. Le passage des civils conti, nue. Le 20 juin, ce sont trente-cinq garde-frontière et douze gendarmes français, ainsi qu'une quarantaine de soldats polonais. Le 21 juin, encore des troupes françaises et polonaises. Mais, dès le lendemain, beaucoup de réfugiés civils retournent dans leur pays.

Durant ces jours, environ 2500 civils et militaires sont conduits de la Haute-Ajoie à Porrentruy, au moyen de camions. Environ 1700 soldats s'y rendent à pied et 500 civils en vélo ou en auto.

Pendant ce temps, les troupes allemandes sont arrivées à Delle le 20 juin. A 18 h., un lieutenant du Reich se présente seul à la frontière suisse, en suivant la ligne du chemin de fer; il est reçu par le lieutenant-colonel Guisan, fils du général, qui commande des troupes légères dans la région.

Pendant ces jours d'évacuation, Boncourt a vu passer 8000 à 10000 personnes, dont 3 à 4000 soldats.

*
* *

Tout ce monde va se concentrer à Porrentruy.

Au matin du 17 juin, une formation sanitaire — train comprenant des médecins militaires et des infirmiers — est en gare de la vieille cité. Ces hommes viennent de Bar-le-Duc.

Les colonnes de fugitifs civils s'acheminent lentement à travers l'Ajoie; de longues colonnes dont chacune emplit un train. Il est impossible de décrire l'impression de dénuement et d'angoisse que donnent ces malheureux: des vieux chargés de sacs, emportant quelques pauvres effets; des hommes qui poussent une charrette de literie; des femmes avec des enfants à la main ou sur les

bras. Et cette foule, morne, hagarde, désemparée, va devant elle, sans savoir où.

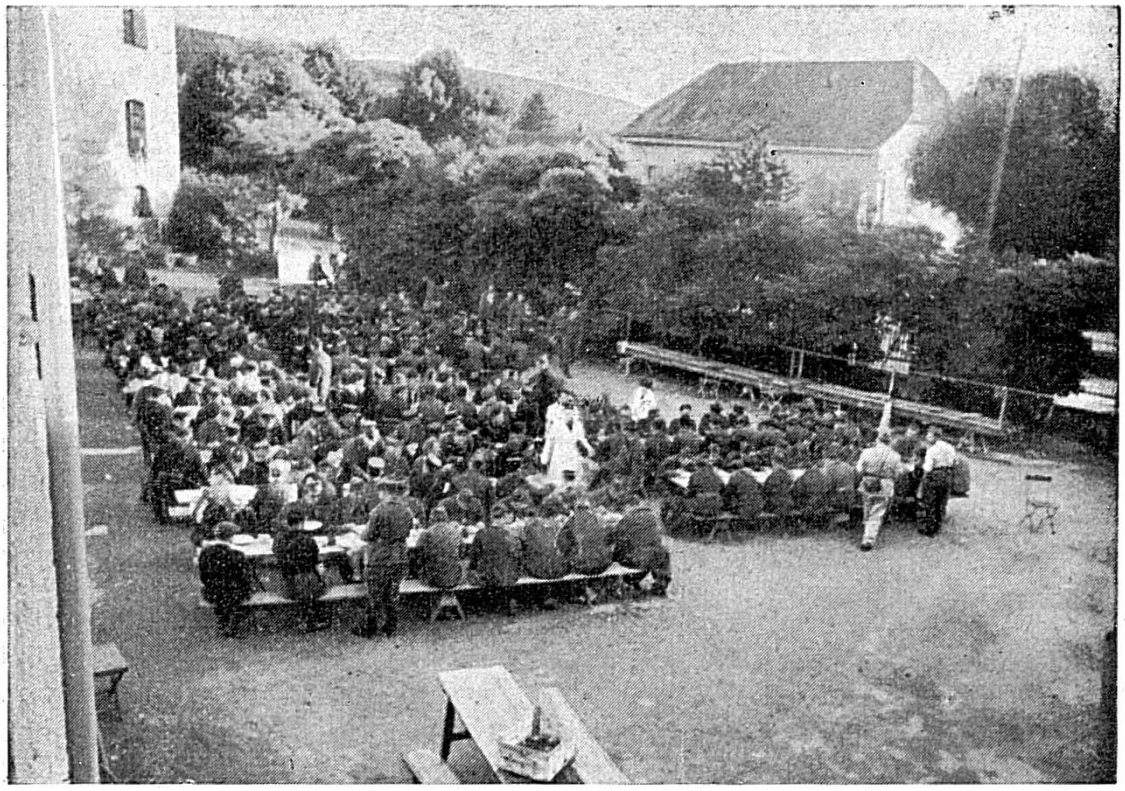
Des camions ne vont pas tarder à emporter les réfugiés. Le temps presse : il s'agit de les envoyer au plus tôt à l'intérieur ; des soldats français, polonais, belges, sont signalés à la frontière. Ils déposeront les armes et seront internés en Suisse. Durant trois jours et trois nuits, ce n'est que le défilé bruyant de centaines de véhicules motorisés soit suisses, soit étrangers, sur toutes les routes du pays.

Soldats polonais à Porrentruy, Rue Centrale
(No de censure J. 46)

De Porrentruy, les trains partent vers l'intérieur sans interruption. Avant, il a fallu héberger, ravitailler, réconforter, soigner tous ces gens. L'armée, le personnel ferroviaire, les complémentaires, la D. A. P., les scouts, les samaritaines, les infirmiers, toute la population est remarquable dans son ardeur à soulager des misères parfois indicibles.

Un comité de secours de guerre est en action. Jour et nuit, ses membres sont aux endroits où des difficultés se présentent et où le moindre geste matériel immédiat peut avoir des résultats inappréciables. Ils partent au-devant de milliers de soldats polonais qui affluent aux confins du Jura.

Des voitures nous conduisent aux lieux où ces braves doivent rendre les armes. Une bataille vient de se terminer sur le plateau de Maîche. Une division polonaise a couvert la retraite. Elle a fait preuve d'un « cran » admirable. Les Français reconnaissent la valeur de telles troupes, leur bravoure exceptionnelle, le moral supérieur des chefs comme des hommes. Les Polonais sont parfaitement équipés. Les soldats français et leurs alliés sont rejetés sur Damvant, La Motte, Le Chauffour, Clairbief, Goumois.



Ravitaillement à Porrentruy. Cour du Séminaire
(No de censure J. 47)

Nous cherchons à atteindre les arrières polonais. Nous passons la frontière suisse au poste de douane de Montvoie, en direction de Montancy. La troupe et des garde-frontière entassent des armes et des munitions étrangères. Descente sur Glère. Ce village est presque désert: un vieillard — le maire —, deux ou trois cultivateurs, quelques femmes et de petits enfants. Le pont du Doubs a sauté le 19 juin, à la tombée de la nuit, sur ordre militaire français. Les habitants se lamentent sur la destruction du pont. Que vont devenir les récoltes, là-bas, de l'autre côté de l'eau, prêtes à être engrangées? A l'ouest, le pont de Vaufrey a également sauté. Les Allemands sont à St-Hippolyte.

Nous gagnons La Motte par un chemin de pâturage. Là, des Français et des Polonais déposent des armes. Des fourgons se vident de leurs caisses de munitions. Il faut faire vite : des camions partent en avant, du côté suisse ; on les délestera plus tard de leur matériel.

Les armes étrangères partent, dans quatre camions, pour l'intérieur. Nous suivons. Nous rencontrons quelques éclopés. Une religieuse descend d'une de nos voitures et prodigue des pansements. Nous atteignons des détachements de l'arrière-garde de la division polonaise.

A Saint-Ursanne, il y a encore des troupes étrangères, mais le plus grand nombre a passé les Rangiers. Les Polonais ont couché, la veille, dans la pittoresque cité. Tout était archi-comble : des soldats dans la nef de l'antique collégiale, dans la crypte, dans le cloître ogival, et sous le porche roman.

Nous montons aux Malettes ; il y a des caisses de munitions françaises déposées tout le long du chemin. Nous croisons encore quelques détachements polonais qui ont toujours belle allure ; puis, plus rien jusqu'à Delémont. Ici, à l'entrée de la ville, un camp a été formé : c'est le gros des Polonais qui ont combattu vers Maîche. Ils sont en bordure de la route, tandis que les Français se sont installés dans la prairie. Ces hommes, entourés d'une multitude de camions et de véhicules divers, procèdent à des travaux de rétablissement.

En prenant ensuite la route des Franches-Montagnes, nous éprouvons la plus grande surprise de la journée. Un régiment polonais se dirige vers la gare de Delémont, dans un ordre parfait. Le défilé est magnifique. Il s'ouvre par une fanfare jouant une marche militaire française. Ces hommes ont une tenue splendide. On est frappé par la flamme de leur regard, leur visage intelligent, fier et d'une étonnante distinction. Fait remarquable, et assez rare dans certaines autres troupes étrangères : un officier marche à la tête de chaque subdivision.

C'est la grande parade de la nation qui ne veut pas mourir. Nous nous découvrons.

A Montfaucon s'organise le départ de nombreux internés vers l'intérieur du pays. Il reste encore beaucoup de soldats étrangers aux abords du village ; ils se groupent en échelons vers Soubey, dans la tiédeur du soir. Près du Bémont, des spahis, avec leurs petits chevaux fidèlement serrés contre eux, sous les hauts sapins des pâturages, attendent la nuit.

Alfred Ribeaud,
président du Tribunal, Porrentruy.

Dans le secteur de La Motte

Pour ma part, adjudant d'un Bat. dont l'Etat-Major était cantonné à St-Ursanne, je fus témoin de la tragédie de ces Bourbakis 1940 qui traversèrent la frontière de La Motte, englobée dans notre secteur.

Réfugiés civils.

Dès le samedi 15.6.40, on avait l'impression que des événements extraordinaires allaient se produire à la frontière suisse de La Motte. Des civils français ou suisses, domiciliés en France, se présentaient à la frontière et déclaraient que des combats se déroulaient dans la région du plateau de Maîche et que des troupes allemandes avaient pénétré dans St-Hippolyte. Ces civils s'enquéraient des conditions de passage de la frontière suisse.

Le dimanche 16.6.40 vers 14 h., quelques civils français demandaient à passer la frontière de la Motte. Parmi eux se trouvait le maire de Bremoncourt, porteur d'un ordre lui enjoignant d'évacuer tous les jeunes gens de moins de 18 ans.

Selon l'ordre pour l'évacuation des réfugiés de la zone frontière, les premiers évacués furent dirigés sur St-Ursanne le soir même du 16: il s'agissait d'un groupe de femmes, d'enfants, de jeunes gens et de vieillards.

Dès le lundi matin, et le lendemain mardi, les réfugiés se multiplièrent et furent chargés sur camions à La Motte. Hébergés à St-Ursanne, ils étaient dirigés ensuite sur Porrentruy. On en dénombra quelque 300.

Dès le 23.6.40, un certain nombre d'entre eux, tranquillisés, rentrèrent en France, sans inconvénient, sans incident.

Plusieurs hommes de 17 à 59 ans qui voulaient franchir la frontière, soit avec leur famille, soit isolément, durent être refoulés vu les ordres formels à cet égard, ce qui provoqua quelques scènes désolantes...

Internés militaires.

Le samedi 15.6.40, un officier polonais vint s'entretenir avec le Cdt du Bat. à la frontière de La Motte, sur les possibilités de passage de la frontière suisse pour les troupes.

Le 19.6.40, la colonne de munitions de la Div. polonaise 2 demandait son entrée en Suisse. Vers 15 h., les premiers camions passaient la frontière. Leurs occupants furent désarmés et les camions inspectés à fond. La soixantaine de véhicules composant

cette colonne fut dirigée sur St-Ursanne et parquée sur le chemin forestier « Les Grippons ». Les hommes furent hébergés à St-Ursanne qu'ils quittèrent le lendemain sur ordre spécial.

Cette première colonne avait à peine franchi la frontière que vers 18 h. 30, deux régiments de la même division polonaise, dans lesquels se trouvaient des éléments divers de troupes françaises (art. lourde, D. C. A., troupes du génie, colonne sanitaire, spahis, gendarmes, employés de C. F., etc.) franchissaient la frontière à leur tour. Et le défilé lamentable ne cesse plus.

Un seul incident : Un soldat polonais dont l'attitude est menaçante essuya le feu de nos sentinelles à la frontière de La Motte. Grièvement atteint, il décéda des suites de ses blessures.

St-Ursanne, passage des spahis
(No de censure J. 45)

Opérations de désarmement.

Les premières troupes furent désarmées à la frontière même, mais la colonne augmentant, le cdt de Bat. ordonna aux troupes hippomobiles et aux troupes à pied d'avancer sous conduite et elles furent désarmées au fur et à mesure de leur avance jusqu'au pont d'Ocourt.

Un affolement touchant à la panique s'était emparé de tous ces soldats ; ils affirmaient que l'ennemi les talonnait à 2,5 km. De fait, on entendait de sourdes détonations (pont de Glère qui sautait)

quelques fusillades, ainsi que l'éclatement de grenades. Contrôler ces bruits était chose impossible. Une chose certaine cependant: un embouteillage indescriptible sur la route Maîche-St-Hippolyte, à tel point que des pièces d'artillerie et des camions furent précipités dans le ravin.

A peine les unités venaient-elles de prendre position que l'ennemi les harcelait sur leurs arrières. Maintes fois les positions à occuper l'étaient déjà... par l'ennemi. D'autres fois, certaines positions étaient à peine organisées que l'ordre venait, sans raison plausible, semblait-il, de les abandonner.

La population civile, par une crainte irraisonnée s'enfuyait, et son exode injustifié contribua largement au désordre de la retraite de certaines unités.

Dans tous les cas, les armées françaises et polonaises en retraite se heurtaient partout à des troupes allemandes. Elles étaient désorganisées, privées de toute liaison et même de ravitaillement, abandonnées en quelque sorte. Elles n'avaient qu'une issue: se retirer vers la frontière suisse et la franchir.

Les armes déposées consistaient en fusils et baïonnettes, pistolets, F. M., mitr., lance-mines, can. inf. et pièces d'artillerie. On dénombra, notamment, plus de 2800 fusils. Quant au matériel, il fut abandonné tout le long de la route et consistait en casques, cartouchières, masques à gaz, musettes, buffleteries de tout genre. Les caisses de munition et les obus alourdissant plus spécialement les troupes tractées, de même que d'autre matériel, furent abandonnés le long de la route St-Ursanne-Les Malettes surtout aux endroits les plus en pente.

Tout ce matériel fut recueilli soigneusement et chargé sur wagons à la gare de St-Ursanne pendant les journées des 21 et 22.6.40. Seize wagons d'un poids total de 169.810 tonnes furent expédiés ainsi à la gare de Delémont.

La charité en action.

Nos troupes distribuèrent 3000 rations de pain à 500 gr., 200 kg. de fromage, 200 litres de chocolat, 200 litres de soupe, plus de 3000 litres de thé. Il fut en outre distribué gratuitement par les soins de la population de St-Ursanne une quantité de vivres, de boisson et de tabac. Les hameaux et fermes sur le passage des troupes se montrèrent tous plus accueillants et plus généreux les uns que les autres.

Ajoutons que le pain faisait complètement défaut dans le village de Bremoncourt. Notre Bat. en fit porter gratuitement plusieurs dizaines de kilos.

Dans la nuit du 19 au 20, 1300 internés furent logés à St-Ursanne même, dans tous les locaux disponibles, couverts et pourvus de paille (Auberges, écoles, hospice, collégiale).

Les civils mirent leurs propres chambres à disposition. Certains détachements fatigués furent logés et hébergés à La Motte, à Ocourt et dans les fermes à proximité.

En général, l'état sanitaire des troupes entrées à La Motte était bon. Les ambulances étrangères transportaient des blessés et des malades en petit nombre. Quelques pansements furent faits par les soins du méd. de Bat.

Les troupes automobiles furent acheminées sur Delémont par Develier. Les troupes hippomobiles et à pied le furent sur Boécourt. Ces évacuations se firent en bon ordre. Cependant, que de difficultés dans la montée St-Ursanne - Les Malettes ! Le gros du défilé dura du 19 au 20.6.40 jusqu'à 5 heures.

A St-Ursanne, un groupe de spahis
(No de censure J. 44)

Les 20 et 21, des détachements isolés passaient encore la frontière.

Et le 24.6.40 à 11 h. 30, les Allemands s'installaient à Bremoncourt. Un Of. (Plt) se présenta à la frontière suisse de La Motte; il déclara qu'il venait occuper Bremoncourt avec un détachement motorisé de 40 hommes et que l'Allemagne respecterait la neutralité de la Suisse.

Le deuxième acte de la tragédie — le premier fut la défaite — venait de s'achever !

Quelles impressions, quelle vision il me restera de ces bataillons de fantassins, ces groupes d'artillerie, ces colonnes sanitaires, ces escadrons de spahis — sans compter ces files de camions — franchissant nos marches, déposant leurs armes, les uns avec quelle résistance obstinée, lançant leurs effets à gauche et à droite de la route et s'abattant, abrutis de fatigue et d'angoisse, dans les cantonnements de fortune préparés par une population sur pied sans répit pendant plus de 24 heures.

Toutes les fabriques de la cité du Doubs avaient fermé leurs portes. Les établissements publics étaient tous occupés. L'on fit même coucher sous les arcades de l'antique et célèbre cloître gothique de la collégiale et dans la collégiale même, plus de 2000 hommes.

Je vois encore ces spahis en ample uniforme, montés sur leurs fougueux pur-sang arabes, faisant jaillir sous les sabots de leurs chevaux impatients, des étincelles des pavés glissants de la vieille cité, saisissant au passage un verre de thé, un morceau de pain et un paquet de cigarettes, et malgré les vire-voltes de leurs montures auxquelles ils étaient vissés littéralement, vidant l'un, mangeant l'autre et allumant enfin les troisièmes.

Je vois encore ces petits Annamites à la mine tirée remercier gentiment en s'inclinant gravement.

Je vois ces Polonais, surtout, dans l'antique sanctuaire devenu le plus secourable des logis, la Maison du Bon Dieu littéralement, faire leur prière en commun, agenouillés devant l'autel, avant de s'endormir enfin tranquilles, sous le regard compatissant du crucifix.

Impressions inoubliables qui remettaient en mémoire cette armée des Bourbakis acculés à nos frontières et qui, les 1er et 2 février 1871, penétrèrent sur territoire suisse pour échapper à l'étreinte... en mémoire aussi l'odyssée des Polonais dans le Jura bernois, des années 1833 et suivantes.

L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement, recommencement de faits tragiques et d'horreur, certes, mais aussi recommencement d'actes d'amour et de fraternité.

Le Jura et la Suisse se montrèrent grands. Privilégiés comme ils l'étaient — et comme ils le sont encore — ils se devaient à eux-mêmes de l'être, car il y a des bienfaits qu'on ne saurait payer assez cher par la charité, cette forme insurpassable d'actions de grâce à la Providence.

Jean Gressot,
avocat et cons nat., Porrentruy.

Au Poste du Chauffour

29 août 1939! La mobilisation générale! Le Chauffour sera depuis cette date, occupé constamment. Il s'anime. Les sentinelles suisses se profilent sur l'horizon français, les patrouilles kaki sillonnent la frontière. Echange de bonne camaraderie. Des détachements de pionniers poussent à la construction d'une large et belle route qui monte du vallon de la Creuze et qui viendra mourir au poste de douane suisse, au printemps 1940. Voie qui devait changer tragiquement de destin vers les dernières heures de la guerre!

Mercredi 19 juin 1940. Dès ce jour et jusqu'au samedi 22 juin, pour ceux qui vécurent ces heures à la frontière, ce fut le cauchemar où la raison comme le temps s'arrête, comme d'ailleurs les besoins primordiaux même de l'animal humain: Manger, boire et dormir. Des divisions, des images, du bruit! L'armée française, comme son aînée de soixante et onze, vaincue, meurtrie, est comme poussée irrésistiblement par une force venant de l'Est. Elle se présentait à ce hâvre modeste et jusqu'alors sans histoire, de Chauffour.

La terrasse du Chauffour avec la ferme de Creuze, est envahie de milliers de soldats en uniforme kaki, de voitures hippomobiles, de camions, de chevaux de toutes races, de civils portant des ballots et poussant des charrettes. A cette colonne désordonnée, mais lentement mouvante sur la route, s'ajoutent à chaque instant des détachements isolés, des caravanes d'êtres ou de machines qui, toutes convergent vers un même but: une barrière fragile de bois de trois mètres: la porte de la Suisse. Et il en vient toujours, de par les pâturages, parmi les hautes gentianes, le long des haies fleurant bon l'aubépine, sur la route neuve, derrière la ferme. Le flot monte et déferle dans un vacarme assourdissant, exhalant une odeur de benzine, de sueur humaine, de cuir. Du côté suisse, nos soldats, calmes, ébahis, consternés, soucieux mais vigilants, et deux douaniers agités, contiennent sans heurts, mais avec autorité, ce flot envahisseur. Derrière ce rideau faible, le peuple jurassien en armes, la pioche à la main, barrant toutes les voies d'accès au plateau, attend.

Le contrôle s'effectue aussi bien que possible dans ce tohubohu toujours grossissant. On prend le nom des réfugiés. Leurs armes sont entassées pêle-mêle, après avoir été déchargées par nos hommes. Les baïonnettes forment des stères; les cartouches ruissellent sur le sol. Le soleil d'abord, puis les éclairs de l'orage, jettent sur ce cimetière d'armes, d'uniformes, de véhicules, des lueurs fulgurantes. Le convoi désarmé s'en va ensuite sur la route de Suisse, vers Soubey, où la visite médicale a lieu.

Des ambulances automobiles traversent la frontière: une trentaine que la Croix-rouge distingue. Plusieurs d'entre elles portent sur leurs flancs — et cela je l'ai vu — des traces de balles. Elles filent toutes seules, sans escorte, rapidement, vers Bienne, emportant quelques blessés ou malades, leur misère. Je me suis approché d'un officier gisant au fond de l'une d'elles, gémissant de douleur et pleurant. Un capitaine avec une cuisse brisée par une balle. Je n'ai pas eu le courage de le désarmer.

Des cars modernes, des cars bleus d'Alsace qui conduisaient autrefois dans les Vosges tant de touristes gais. Ces cars sont remplis de soldats. On les désarme au fur et à mesure et ils s'en vont grossir la colonne déjà sur Suisse. Des colonnes de camions militaires ensuite, puissants, neufs, bien bâchés, sombres dans leur camouflage, et tous remplis de soldats et de matériel hétéroclite. Les autos militaires, Renault, Peugeot, transportaient les officiers entassés parmi leurs cantines. Des motos de toutes marques pétaradaient devant le contrôle et filaient devant les convois lourds, dans l'herbe. Des fourgons lourds et bâchés comme des roulottes étaient tirés par de gros chevaux percherons ou normands; ils tanguaient sur le chemin cahoteux. Tous ces véhicules grouillaient de soldats fugitifs, vautrés sur des sacs, des caisses, des provisions de toute nature. J'ai vu des quartiers de bœuf découpés jetés à même le pont des camions, avec, par-dessus, des soldats assis, des armes grasses, des vêtements sales. J'ai vu des caisses de grosses plaques de chocolat, des sacs de denrées, des chapelets de boules de pain, des estagnons, en tout des vivres pour de longs jours.

Toute cette procession de véhicules était reliée par des piétons sautillants, des cyclistes poussant leur bécane. Aux coups de klaxons se mêlaient les cris des voituriers et le ronflement des moteurs. Le cerveau, devant ce spectacle, ce film sonore et colorié, ne réagissait plus, enregistrait ces sons et ces images et ne permettait plus le moindre raisonnement. Quelques jours plus tard seulement, et après le repos, les spectateurs de ces scènes réalisèrent le tragique, l'originalité, la grandeur des heures qu'ils avaient vécues. Chacun comprit plus tard que ce camp pacifique en somme aurait pu devenir un carnage, si les Allemands étaient survenus entre temps et n'avaient pas permis cette évacuation. On songea aussi à une apparition possible d'avions au-dessus de ce rassemblement et l'on se prit presque à espérer la bagarre par goût du risque et de la curiosité! Les soldats, dans leur désarroi, nous annonçaient leurs ennemis directement sur leurs arrières et, connaissant la rapidité de leur déplacement, leurs manœuvres, nous forcions l'allure du passage sur Suisse et l'acheminement vers le sud, loin de la zone frontière. Ce souci de ne pas créer un embouteillage à la frontière excusera peut-être le contrôle trop rapide et

le désarmement incomplet des troupes alliées. Nous comprenions aussi que cette armée en déroute n'était plus capable de résistance; elle entrait chez nous vaincue, découragée, morte...

Le défilé des fantassins commença. Les soldats se présentèrent avec leur barda complet; l'uniforme kaki très seyant et en bon état, le pantalon golfe pratique, le large ceinturon, les courtes bandes molletières, un casque gris-bleu pas très rassurant en apparence, où la cocarde avait été enlevée, la musette, la bonne musette et le masque à gaz en bandoulière, croisés sur la poitrine. Au dos, le sac, très pratique, sous le couvercle duquel était roulée la capote. Voilà l'homme. Il ne paraissait pas fatigué. Il n'était ni triste, ni gai, ni soucieux. Il était indifférent, un peu gêné peut-être. Il acceptait son sort, accomplissait les ordres que nous lui donnions avec docilité, et s'en allait vers son destin nouveau, comme un mouton.

Ils fumaient, mangeaient, se couchaient au bord de la route. J'en ai vu porter au bout d'un bâton un énorme jambon fraîchement découpé et sanguinolant encore. Des bouteilles tendaient le cou hors des musettes, des boîtes de conserve vides en quantité jonchaient le bord de la route.

Bon nombre de ces fugitifs portaient au poing une canne de poirier sculptée artistiquement; les uns avaient la barbe — la barbe de 1940 — en collier. Ressortissants des régions de l'Est, la plupart de ces soldats étaient occupés, avant la guerre, dans les usines de la région limitrophe. Ils avaient eu quelques contacts avec l'ennemi sur le plateau de Maîche. Des conversations échangées avec eux, on recueillait des renseignements imprécis sur le caractère de la bataille. Ils ne comprenaient pas ce qui s'était passé. Ils prétendaient surtout avoir été trahis, trahis par la 5me colonne, trahis par leurs chefs qui les avaient abandonnés, qui ne les avaient pas commandés.

Les différentes unités qui passèrent au Chauffour furent des régiments motorisés d'abord, un régiment de spahis, le 7me, un groupe d'artillerie lourde, les 116me et 147me régiments, une fraction de la division polonaise.

Les troupes motorisées étaient chargées sur des camions ou dans des autocars. Leurs officiers les précédaient dans des voitures petites, mais de bonne facture. Ces troupes emportaient avec elles le maximum de leurs impédiments et de leur munition.

Les chauffeurs de cette colonne se révélèrent des as du volant. Très disciplinés sur la route, il n'y eut ni embouteillage sérieux, ni panne, ni accident. Les réservoirs de leurs machines étaient remplis à pleins bords. Ils avaient de grosses réserves de pneus neufs.

Les Polonais qui passèrent firent, par leur attitude, leur allant, leur discipline, la plus profonde impression. Ils continuaient

d'être des soldats, commandés partout par leurs officiers, jusqu'au bout. Je vis des détachements s'aligner avant d'entrer chez nous, préparer les armes à rendre et se présenter avec des listes bien établies pour le contrôle. Leur commandant laissa passer devant lui toute sa colonne, guidant les uns, donnant des renseignements aux autres, activant le passage. Un détachement commandé par un grand capitaine de fière allure, avant d'entrer en Suisse, se plaça sur deux rangs, face à la France, au garde à vous, poussa un cri et quitta ce pays qu'ils avaient servi pour devenir, en définitive, des heimatlos. Sombre destin ! Reconnaissables au liseré blanc entourant leurs parements, ils marchaient, indépendants des autres détachements. Ils voulaient rester eux-mêmes, comme s'ils eussent craint qu'on ne les prît pour une autre race. Ils n'avaient pas l'air vaincu et dans leurs yeux luisait la Flamme rageuse de l'impuissance.

Un groupe d'artillerie se présenta avec ses attelages, mais sans ses pièces d'artillerie qu'il avait abandonnées à 15 km. de la frontière, ces lourds canons — des 155 — nécessitant un attelage de 10 chevaux. Ils ne sont d'ailleurs tractés facilement que sur de grandes artères. Si cette colonne avait abandonné ses pièces, elle n'en garda pas moins ses caissons qu'elle parqua chez nous avec tous ses obus. Ces fourgons et ces caissons étaient tirés par de gros chevaux lourds, laids, aux grosses jambes et aux larges sabots.

Nous vîmes enfin les spahis, les spahis de la légende. Jusqu'alors les soldats français, polonais, belges, qui passaient, ressemblaient à tous les soldats du monde. Ce n'était qu'une question de couleur, d'équipement. Mais ces spahis révélèrent brusquement le vrai sens de cette armée en marche : la France glorieuse et cocardière, la France des défilés du 14 juillet, passait, meurtrie, vaincue, douloureuse. Ces hommes au teint de chocolat, secs comme des sarments, aux yeux de charbon, à la barbe farouche, ces hommes qui avaient vécu au désert saharien, ces cavaliers acrobates des fantasias marocaines, des chevauchées ardentes dans le sable en feu, ces cavaliers du bled, sur leurs coursiers blancs, quittaient la France et demandaient l'hospitalité. Ah ! qu'ils étaient beaux ! Et quelle tenue ! Le soldat racé, professionnel, chez qui rien n'existe d'autre que le métier, la discipline, le devoir, la servitude militaire et aussi sa grandeur, l'abnégation ! Et leurs chefs ? Avec eux constamment, le commandant, continuant le service, comme sur la place d'exercice. Après qu'ils eurent passé la frontière et qu'on les eut parqués à Montfaucon, la vie de camp volant recommença pour eux, ordonnée, méticuleuse, réglementaire. On les vit faire leurs rétablissements soigneusement, astiquer les gourmettes et les étriers, panser leurs étalons, taper les selles creuses, brosser leurs amples manteaux rouges. Ils partirent le lendemain,

comme pour un défilé, fiers, propres, muets, au trot rapide de leurs chevaux blancs, hennissant.

Ces chevaux étaient tous des étalons, aux jarrets d'acier, aux longues queues, aux sabots petits, arrondis. Dans notre enfance, on nous avait parlé des chevaux arabes. Nous en avions vus, abâtardis, pansus, civilisés, aux cirques. Aujourd'hui, enfin, nous vîmes les vrais chevaux arabes, les pur-sang du désert. Et quand ils longeaient les pâturages d'Epiquerez, où passaient nos juments aux larges croupes, ces étalons frémirent, se cabrèrent, hennirent frénétiquement et il courut alors dans les escadrons un frisson hystérique. Nos juments accoururent aux barrières et humèrent l'odeur des mâles inconnus qui passaient...

Du bétail bovin était poussé sur territoire suisse et s'en allait grossir nos troupeaux sur nos pâturages. Des chevaux en liberté, les uns encore harnachés, suivaient piteusement les colonnes hippomobiles. Quelques-uns furent abandonnés au bord de la route, blessés à mort par des balles. Je dus en achever un au-dessus de Soubey, d'un coup de pistolet, un cheval arabe.

Le spectacle du Chauffour en ces journées historiques restera inoubliable à ceux qui en furent les témoins directs, aux soldats suisses, jurassiens, qui, pendant des jours et des nuits assurèrent la surveillance de la frontière et le service d'ordre, aux officiers responsables de cette évacuation. Tous les fugitifs s'accordèrent à vanter notre discipline, notre organisation, notre souci d'être fermes, mais humains, bons, mais sans manifestation exaltée de sympathie ou de mépris. En ces heures difficiles, nos troupes ont prouvé que dix mois de service ne les avaient ni diminués physiquement ni obnubilés moralement.

Il ne nous appartient pas de juger ; nous avons constaté, mais ce spectacle doit nous permettre de dégager une leçon : La défense de notre pays doit être totale et absolue pour tous et que chacun le comprenne.

Cap. Jean Nussbaumer,
instituteur, Rebévelier.

A Soubey - Le Chauffour

(Notes d'un médecin militaire suisse.)

Le 16 juin 1940, à 21 heures, je suis rappelé d'urgence d'un congé de 8 jours qui n'a duré que 48 heures, c'est toujours ma veine! Depuis cette mobilisation de couverture frontière, voilà le second congé qui n'aura existé qu'en raccourci.

A 22 heures, je suis à Lajoux. Mon commandant de bataillon m'annonce que j'ai ordre de former un poste sanitaire à Soubey pour le contrôle des réfugiés qui sont attendus ensuite de l'avance allemande sur le plateau de Maîche. Je dois prendre deux sanitaires et du matériel. Deux samaritaines de Lajoux, du détachement frontière, sont en outre mises de piquet.

Au sortir du bureau de bataillon, une bouffée de vent m'apporte un roulement sourd, continu. Le canon! Ce n'est pas à s'y tromper. Le grondement se répète. La guerre, la vraie guerre, se rapproche. Là-bas, derrière les rochers de St-Brais, que se passe-t-il?

Deux sanitaires et moi partons avec la petite « Opel » du bataillon, par St-Brais-Montfaucon. Le ciel se charge. La descente sur Soubey: un gouffre d'inconnu, de curieuse anxiété.

Arrivés au pont de Soubey, le sergent C. m'annonce son poste. Beau type de soldat de frontière, calme, visage tanné, physique et moral solides. Il m'apprend que sur ordre du commandant de compagnie, il a déjà fait aménager deux salles du collège, qu'il a de la paille en suffisance. Douze lits sont en outre disponibles au village pour malades et vieillards. La cuisine du poste prépare déjà le thé.

Nous passons le Doubs, ce Doubs de mon enfance. Bien haut, au-dessus des crêtes, dans un ciel de plomb, le canon à nouveau gronde. Est-ce Vald'ahon? Nous connaissions le canon de Vald'ahon certains jours d'automne, quand mon père nous prenait avec lui en tournée de champignons vers le Barboux et le Russey. Est-ce Belfort, la ligne Maginot? Il serait difficile de préciser.

Nous nous installons rapidement à l'Hôtel du Cerf. J'envoie mes deux hommes, avec le matériel, au collège. Prise de contact avec le 1er lieutenant B., officier du secteur. Il m'annonce l'arrivée imminente de 30 réfugiés civils, annoncés par le poste frontière du Chauffour.

A minuit vingt, en bas de la route d'Essertfallon, la pétarade d'un gros camion. Il s'arrête à la hauteur du Cerf. Ce sont les premiers réfugiés. Pas de bruits, d'exclamations, la tristesse sur tous les visages. Des femmes, des enfants, même des tout petits, et

un couple de vieillards. Ils viennent de Burnevillers, des fermes de la région frontière.

Nos soldats aident au déchargement des bagages. Pauvres bagages! La colonne se forme sous la conduite du sergent C., qui porte une lanterne-tempête. Au ciel, la nuée s'est disloquée, un grand quartier de lune est posé sur les sapins de la crête. La colonne monte vers le collège. Le pas est lent, le chemin mauvais, rocailleux. Je vois dans un rayon, au-dessus de moi, un de nos braves complémentaires armés, portant avec prudence un bébé sur son bras. Je songe à la guerre, je songe à notre Suisse.

Salle d'école vieillotte. Les bancs sont entassés dans un angle. Sur le plancher de sapin, de la paille et nos couvertures. Les murs sont de simple crépi; un crucifix au-dessus du pupitre. Toutes ces femmes se tiennent serrées sous la lampe, inquiètes, lasses. Il me faut par deux fois leur dire de prendre place sur les couvertures pour voir si tout le monde pourra tenir là. Elles obéissent sans mot dire; le regard, les pensées, sont ailleurs.

Distribution de soupe chaude, thé et pain, par mes sanitaires et les complémentaires du poste. Le seul homme du groupe, 78 ans, pourra coucher dans un lit. De même, une mère avec trois enfants, 4 ans à 6 mois, vraiment trop petits pour être sur la paille.

Nous disons bonne nuit à tous. Retour au Cerf. Un nouveau convoi, arrivé au Chauffour sur des chars, est annoncé. Il est deux heures du matin. Les hommes du poste d'Epiquerez ont aménagé la salle de l'unique café pour les recevoir. Il nous faut monter à Epiquerez. « L'Opel » est chargée; le gendarme de Soubey monte avec nous. Homme précieux, qui connaît les barrières des pâturages. Au Café d'Epiquerez, même scène: sur la paille, un vieux et un gosse de sept ans. Dans un lit, à l'étage, la vieille, la belle-fille, et le poupon dans une corbeille. L'appointé du poste est là, à la porte. Il est fier, heureux de pouvoir me dire: « Je les ai bien installés, mon capitaine ».

Nous attendons là les groupes annoncés, arrivant sur la route Chauffour-Eqiquerez. Nous apprenons bientôt que fatigués, ils ont été recueillis dans les premières fermes du village. Il faut y aller, s'assurer qu'il n'y a pas de malades. Une quinzaine de femmes et de jeunes filles sont rassemblées dans la grande cuisine d'une ferme. Il y a du feu sous les marmites. Tout ce monde somnole, les pieds déchaussés, appuyés aux murailles. Au sortir de la ferme, je suis surpris par les premiers rayons du jour, il est 4 heures. Les oiseaux commencent leur aubade dans les arbres proches. Contraste! Nous remontons dans l'auto! Rentrée à Soubey.

Lundi 17 juin. Dès 7 heures, l'animation a repris. Le 1er lieutenant B. m'annonce que l'exode va continuer. A ma sortie

de l'Hôtel du Cerf, j'aperçois l'auto de ravitaillement de Montfaucon. On descend une bouille de lait pour les enfants. Je suis content; nous l'avions fait demander hier soir, nous sommes déjà servis, tout va bien.

Montée à l'école. La majorité des femmes discutent déjà sur un banc devant la maison. On a dormi, pas trop mal; on se gêne un peu devant ces soldats. Peu après, un téléphone de la compagnie nous apprend que des automobilistes réquisitionnés à Saignelégier, vont venir prendre ce contingent de réfugiés pour les monter à Montfaucon. A midi déjà, le collège est évacué.

Le médecin de régiment venu sur les lieux, m'apprend qu'il n'est encore passé personne à Goumois. Dès midi, ce sont maintenant des jeunes gens qui nous arrivent. Tous ces garçons de 16 à vingt ans nous racontent que la police ou les maires des villages leur ont donné l'ordre de quitter leurs familles, de se réfugier en Suisse pour échapper aux camps de travail allemands. Ils viennent de St-Hippolyte, Pont-de-Roide, par groupes de 10 à 20, chapeaux de boys-scouts, bérets basques, un petit bagage à l'épaule.

Mais les ordres sont venus. Ne laisser entrer que les hommes en dessous de 16 ans et en dessus de 65 ans. Perplexité du 1er lieutenant B. Il est père, il a des garçons comme ceux-là. Il temporise avec sa conscience d'officier. « On veut attendre avant de les refouler, me dit-il ». Ces gosses, beaucoup travaillaient dans les usines de la région jusqu'à Audincourt, Valentigney, Sochaux. Milieux ouvriers. Que vont-ils faire? Ils pensent à leurs cigarettes! déjà! Ils demandent de la bière. Ils la préfèrent au thé.

Dans l'après-midi continuent d'arriver des groupes de civils en autos, en vélos surtout. Le cortège devient plus dense, plus disparate aussi. Tout ce monde est sans voix, atterré. Il n'y a que le bruit des moteurs. Quelques interpellations de parents, jeunes et vieux, qui se retrouvent. Les chargements de tous ces véhicules, faits à la hâte, sont impossibles à décrire. Des draps de lit servant de bâches, flottent sur des paillasses, des ustensiles de cuisine. Les autos sont bourrées de paniers les plus divers, avec des êtres vivants, des enfants apeurés, des chiens aussi, affleurant le toit déjà si bas de ces Peugeot, Renault ou Citroën. Sur les capots, on a encore fixé des cartons, même un vélo de réserve tenu par une grosse ficelle.

Il nous faut nous organiser pour la visite sanitaire de tout ce monde. Nous ne pouvons pas garder ces centaines de civils ici ce soir. Il faut que la colonne, une fois la visite passée, continue sa route.

Je décide d'installer mon poste dans la petite maison de bois servant de refuge aux pêcheurs, qui est là entre l'hôtel et le pont.

Dans la première chambre, mes sanitaires ont tôt fait d'installer une table, deux pauvres chaises, un matelas pour examen. Une caisse retournée fait office de pharmacie. Nous avons une ampoule électrique branchée sur la conduite de l'hôtel, c'est du luxe! La seconde chambre, plus vaste, avec deux fenêtres sur le Doubs, sera notre infirmerie. Nous avons là quatre lits qui, en temps ordinaire, servent aux pêcheurs, en fin de semaine, après des nuits plus ou moins fructueuses. A la paroi pendent deux grandes paires de bottes de caoutchouc que les riverains connaissent tous. Ce n'est pas la clinique: béton, verre, nickel. C'est bien le poste de secours improvisé, nous y avons fait du travail de première ligne, mais que de minutes d'intense émotion vécues au milieu de ces naufragés de la guerre, qu'une vague de la grande tempête vient de jeter sur notre sol.

Une sentinelle, devant la porte, fait entrer des groupes de dix. Mon sergent-sanitaire fait office de secrétaire. J'examine rapidement, je fais un premier tri. Dans l'autre pièce, des soins sont donnés: petits pansements, suites de chutes, malaises cardiaques, digestifs. pieds blessés. Vous dire le linge disparate, les habits en plusieurs couches qu'on a voulu emporter sur le corps en sueur, l'état misérable de beaucoup, toute cette avalanche humaine, qui s'abattait sur nous! Et surtout la fatigue, la grande fatigue de ces pauvres gens, avec cet affaissement moral qui rendait ce tableau plus poignant encore que la seule souffrance physique.

Parmi tant d'autres, j'ai vu là dans une automobile, une mère qui avait accouché la veille, étendue sur des coussins. Elle était très calme, un peu pâle seulement. Une vieille de 70 ans, avec une plaie profonde au genou, avait marché jusqu'à la frontière. Elle était tombée dans l'escalier en sortant de chez elle la nuit précédente.

Un fromager suisse d'Indevillers nous amenait sa femme et ses enfants, avec des provisions de bouche. Il voulait nous les confier et retourner pour sauver ce qu'il pourrait dans sa maison. Les Polonais étaient venus chez lui ce matin, il avait dû leur ouvrir la cave.

Le 17 juin au soir. La maison d'école est remplie. A minuit, nous allons encore faire une tournée avec le 1er lieutenant B. Dans la plus vaste grange du village dorment une quarantaine de ces jeunes Français. Silence impressionnant. Le sommeil est profond pour tous.

Mardi 18 juin 1940. Notre travail recommence. Ce sont encore des civils plus ou moins espacés. A midi nous montons au poste du Chauffour. Une femme est échouée là, au petit café Vermeille, et ne peut pas aller plus loin. Sa fille, que nous prenons dans la machine, nous apprend que les docteurs la soignent depuis longtemps pour le cœur, qu'elle a trois fils à l'armée, dont elle est sans

nouvelles, que son dernier, qui a vingt ans, l'a accompagnée jusqu'à la frontière. Soins à cette mère, calcio-coramine, etc., je la descendrai dans l'Opel. Sa fille me demande une faveur : nous arrêter encore à la douane pour aller appeler son frère qui est dans une ferme proche. Epanchements, gémissements : « Ils vont encore me le prendre ! » et puis : « Tu n'as pas le sou ! » D'une petite valise en carton (ce que nous en avons vu de ces pauvres valises à 4 sous !) bourrée de paperasses, la mère tire quelques billets. Nouvelle scène ! Il faut y couper court pour ménager ce cœur, si c'est encore possible !

A Soubey, nous arrivent les premiers soldats réfugiés. Ce sont deux Polonais, à la tête rasée sous leur béret brun. Ils racontent qu'ils étaient près de Belfort, qu'ils ont été mitraillés par des avions et qu'ils ont perdu leur unité. Puis, ô surprise, un groupe de Belges, reconnaissables à leur petit bonnet de police à floc. Parmi eux un officier, et c'est un lieutenant-médecin. Il me dit leur odyssée. Détachés en France comme pionniers, ils ont été envoyés à Verdun après la capitulation de leur roi. A peine arrivés, les premiers forts de cette citadelle étaient déjà aux mains des Allemands. Ils ont rebroussé chemin. Hier soir, ils étaient à St-Hyppolite. C'était la retraite hâtive de toute l'armée d'Alsace vers le sud. Voyant que lui-même, médecin, ne pouvait plus être utile à rien, il s'était décidé à suivre ses camarades. Il avait pris la route de Suisse. C'est un garçon jovial. Je l'invite à souper avec nous. Il me raconte qu'il était installé depuis peu comme radiologue. Nous lui trouvons un lit à l'hôtel. Il est tout heureux d'avoir sauvé dans sa musette son pyjama. C'est tout le bagage qui lui reste.

Mardi soir, mon sergent, secrétaire improvisé, commence de voir danser les lignes de son cahier. Il faut relever des noms, encore des noms ! Cela devient difficile. Ce sont des soldats maintenant, et avec tous les accents des provinces de France. Il y a des Polonais qui ne comprennent pas du tout ce qu'on leur veut. Une seule ressource pour avoir l'état nominatif : la plaque d'idendité. Sans plus, mon sergent les saisit au poignet et déchiffre.

Parmi ces groupes, le kaki est presque uniforme, mais l'accoutrement très divers : bonnet de police, casque, casque sans visière des troupes motorisées, béret basque, et ces musettes encombrantes étagées sur les reins !

Quelques groupes de civils poussiéreux passent encore, venant de plus loin : Gérardmer, Toul, Epinal. Pauvres gens, braves gens, s'excusant de se présenter à nous sales, avec du linge huileux, taché. Ils sont montés sur des camions qui passaient ; ils se sont étendus dans les sous-bois.

Je vois cette tête fine d'infirmière française de Giromagny, arrivant avec une jeune sœur et un grand garçon mince, de dix-sept

ans, qu'une famille lui a confié. « Giromagny, l'auberge des Loups ! » m'exclamai-je, « Vous connaissez, monsieur. » Quelle émotion dans ses yeux. Elle s'offre pour donner des soins et relever nos sanitaires. La pauvrette, elle lutte courageusement contre le sommeil. Déjà son protégé s'est effondré sur le matelas et dort profondément. Il faut faire place. Il y a toujours de nouvelles arrivées. Je leur conseille de monter à Montfaucon pour enfin se reposer. Dans un camion chargé de soldats, une toute petite place. Un dernier merci, un dernier adieu. La file continue.

Ce soir là, je vois la première plaie de guerre. C'est un Polonais debout parmi son groupe. Un camarade sachant le français me le désigne. Lui, il n'a pas l'air d'y attacher quelque importance. Pas de pansement. Une plaie à la cuisse droite dans la masse musculaire. Un éclat d'obus bien tranchant. la peau est ouverte comme à l'emporte-pièce. Il n'y a pas d'orifice de sortie. Je le confie à mon médecin-adjoint arrivant de Lajoux pour me seconder. Mais halte-là ! La tentation du novice : prendre une sonde pour repérer le trajet de la plaie. Nous sommes en première ligne : un pansement occlusif, c'est tout. Sur le lit à côté, un Français fiévreux dort d'un sommeil agité. On n'a pas eu le temps de l'examiner.

A l'Hôtel du Cerf, des bruits fantastiques circulent ce soir. Maîche est en feu, Maîche a été repris par les Polonais. La France demande l'armistice. Les tenanciers, qui ont travaillé dur toute la journée, sans compter on peut le dire, sont exténués. Ils ont donné à manger et à boire, ils ne prennent plus l'argent français. Les armoires sont vides. Tard dans la nuit, je croise le curé du village. Il est venu chercher encore un groupe de réfugiés pour leur donner asile dans un coin de sa cure.

Mercredi 19 juin. Tôt le matin, la petite place devant notre poste est envahie par les uniformes kaki. Sur les tas de planches, sur le jeu de boules du Cerf, ils sont étendus, affalés aussi au bord de la route. Notre médecin de régiment arrive. Une division franco-polonaise se replie en combattant le long de notre frontière. Il se pourrait qu'il nous arrive des blessés. Je dois monter au poste du Chauffour.

A Soubey, je laisse mon lieutenant.

Le Chauffour ! La première fois que j'avais visité ce petit poste, au mois de mars, que cette frontière m'avait paru irréelle ! Un mur de pierres sèches, un vrai mur jurassien, quelques buissons de noisetiers, puis une barrière, une barrière de pâturage de chez nous. D'un côté la France, de l'autre la Suisse ! S'il n'y avait eu la maison de douane suisse, proprette, à dix pas de là, elle m'aurait paru la plus simple des barrières entre deux domaines.

De Lajoux, il m'arrivait d'y penser à ce poste du Chauffour, le plus éloigné, le plus primitif du secteur. Quatre fermes blotties au pied d'un tilleul, dans un repli de terrain, à 200 mètres en contre-bas du poste de douane, c'est tout! En mars, une compagnie de pionniers français travaillait de l'autre côté de la barrière. Sur Suisse, le chemin est à peine carrossable. A notre grand étonnement, nous avions trouvé de l'autre côté une large route en voie d'achèvement. Nous nous étions dit: « La France travaille, la France se prépare » et nous avions échangé d'aimables propos avec ces soldats calmes et souriants.

Le Chauffour! Bel après-midi de l'Ascension, où en présence des Officiers du Bataillon, notre Commandant nous avait fait une orientation magistrale sur le terrain. Pâture d'Amont ici tout près, puis Surmont, derrière un repli, le premier village français Burnevillers, où aboutit la large chaussée que nous voyons maintenant terminée. Ce jour-là, nous avions causé à d'autres soldats français travaillant à des emplacements de D. C. A. L'un d'eux revenait de corvée avec son bâton, sa cigarette et un litre de rouge sur le bras. Je me souviens de la remarque d'un des nôtres: « Voilà le type du poilu, il lui faut son pinard! » Comme la guerre semblait loin, loin des esprits, malgré l'uniforme, loin de cette frontière. Et maintenant, qu'allais-je y trouver?

Le canon tonne du côté de Maîche. Autour du poste de douane, quelques groupes de Français désarmés par nos sentinelles. Les douaniers, derrière une table, font le contrôle des arrivants. Quelques spahis sans monture sont parmi eux. Sur la route de Burnevillers, c'est maintenant un roulement continu de moteurs. Des camionnettes, des autos militaires. Elles sont 5, 10. Elles seront par la suite des dizaines passant la barrière du Chauffour. Des hommes dans tous les équipements, de toutes les couleurs aussi de l'Empire français, des armes et munitions de toutes sortes. Il y a des à-coups dans la colonne. Quelques groupes hésitent encore à passer, attendant encore quoi? Des ordres? On n'en entend plus.

De notre côté, un commandant de compagnie canalise le flot. Pour chaque camion, c'est l'arrêt dès l'arrivée sur terre suisse. Les chauffeurs descendent, donnent leurs armes. Nos hommes montent à l'arrière, passent fusils, fusils-mitrailleurs, munitions, aux camarades chargés d'entasser. Je vois un de nos sergents désarmant une grenade française. J'ai peur. Non, il la connaît. Ses gestes, en tous cas, sont sûrs. Il a travaillé sans arrêt, toute la journée, ce sergent, à désarmer des chargements de grenades, à vider des magasins de fusils et pistolets.

A peine arrivé, je suis informé que deux blessés polonais sont là sur des brancards, à 100 mètres, sur terre française. Un poste de premier secours est installé immédiatement dans la salle

à boire du petit café. Mes sanitaires (j'ai reçu du renfort du bataillon) vont chercher les blessés et font le transport, un peu émus. Je fais le contrôle. Ce sont deux fractures au tiers inférieur de la jambe, l'une par éclat d'obus, l'autre par chute d'un camion, durant la nuit. Les premiers pansements sont bien appliqués, bien faits. L'hémorragie n'est pas abondante. Les fixations avec toile de tente et courroies sont en place, elles tiennent. Sur la capote, la fiche médicale est fixée avec indication en polonais. Travail propre, net, complet. Honneur au médecin polonais qui l'a accompli.

Nous étendons ces blessés à l'abri et au chaud sur la paille. Ils sont réconfortés par mes hommes.

Je remonte à la barrière frontière. Des groupes à pied, avec sous-officier, passent. A un moment donné, on demande un médecin. Une petite auto est arrêtée. Il en descend un officier supérieur polonais. Il se présente à moi : « Colonel X., médecin de la division polonaise ». Le salut polonais, les deux doigts du serment au bonnet. Je me présente en saluant. Je verrai toujours le beau regard triste, mais fier, de ce soldat. L'aigle de Pologne doit avoir les mêmes yeux. Il me demande, en français assez net, de pouvoir nous confier les blessés relevés jusqu'à maintenant par les médecins de son unité. La colonne de ses ambulances-automobiles est à quelques kilomètres. Il y a 23 blessés graves, assis et couchés.

A ma demande, si la colonne automobile entrera en Suisse avec les blessés, le colonel me répond que le combat continue et qu'il compte repartir avec ses voitures, une fois les blessés en sûreté. Salut. Départ. La petite auto reprend la route de Burnevillers. Je serai de retour dans une heure, m'a crié le colonel.

Une heure de l'après-midi déjà. Un des officiers du poste revient. Il est allé manger avec une fraction de ses hommes. La relève de la garde se fait. Je descends dîner avec le Ier lieutenant S. Dans la chambre de ferme où nous nous installons, nos hommes mangent. Une assiette, un service apporté par la fermière, cuisinière dévouée du poste, et nous attaquons à belles dents le menu de la troupe. Un bol de café noir nous redonne de l'élan.

A la frontière de nouveau. Parmi tous les autres, le Ier lieutenant S. reconnaît un jeune gosse, 18 ans probablement, portant la grande culotte bouffante des spahis, tunique et béret kaki. C'est un blanc, toute l'allure du titi parisien, enfant de troupe ? probablement. Il tire à la longe sa monture, joli arabe à la robe grise. « Eh ! de retour ? » questionne le Ier lieutenant S. « Eh oui, et encore que je ne sais comment ! » « Pourquoi ? et votre capitaine ? et le reste de l'escadron ? » « Oh ! pensez ! quand vous nous avez vu ce matin, après notre départ l'escadron a été pris dans un feu croisé de mitrailleuses. Nous ne sommes plus là que 6 ou 8 ! »

— « Et le capitaine? » « Tué répond le petit. « Ce n'est pas possible, lui, maintenant tué, » dit S. Il ne veut pas réaliser. — Il me raconte que ce matin avant mon arrivée, un escadron de Spahis s'était présenté au Chauffour, avait déjà mis pied à terre, quand son capitaine arrivant au galop leur avait crié : « En selle, départ ! » Sa voix avait claqué comme un coup de fouet. Tout l'escadron était reparti au feu, et maintenant voilà ce qu'il en restait !

L'auto du colonel polonais est là, après deux heures et demie d'absence. Il me lance rapidement : « J'ai reçu de nouveaux ordres, nous passons chez vous avec les blessés et tout notre matériel ! » Combien de voitures? 24 ambulances et les autos de la colonne divisionnaire, en tout 50 voitures. — « Les blessés sont pansés ? » — « Oui, tous ! Ils seront là dans 5 minutes. »

Au téléphone, le médecin de brigade me répond. J'ai ordre de dépêcher cette colonne sur l'hôpital de Saignelégier.

Les premières ambulances arrivent : beau matériel bien entretenu, camouflage hâtif de branches. Au contrôle : difficultés des inscriptions pour nos douaniers. Des officiers polonais s'installent à leurs côtés comme interprètes.

Quelques minutes plus tard, non sans orgueil, je vois arriver de notre côté des motocyclettes et side-cars sur la route d'Epiquerez. Un commandant de compagnie de canons d'infanterie motorisés est là. Cartes en mains, des ordres aux chefs de pièces, et nous voyons nos petits canons arrivant prestement prendre position autour de nous.

Minute intense, qui nous empoigne, nous tous qui sommes présents ! Le capitaine N. a le mot : « Suisse chérie, hein ! » qu'il me lance en se retournant. « Je vous crois, une fois de plus ! » lui dis-je. Les Allemands ne sont pas venus jusqu'à la frontière, ni ce jour, ni les suivants.

Les soldats en kaki passent. Les hommes mornes, indifférents pour la plupart. Parmi les officiers, des regards tendus, des larmes. J'en ai vu un secoué de sanglots tandis qu'il regagnait son auto après avoir déposé son pistolet. Encore une colonne de 4 ambulances, dans la première un commandant de spahis, blessé à l'épaule, affaissé de douleur, d'émotion. La porte de la dernière voiture, avec sa grande croix-rouge, est criblée de trous faits par par les éclats d'obus.

Une dernière colonne de 6 ambulances ; ce sont des blessés graves, des mourants. Des bandes d'Essmarch ont été posées par un jeune chirurgien polonais. Il faut pouvoir opérer vite. Sur la carte, dans notre poste de secours, j'indique la route de Saignelégier à l'officier dirigeant. Il n'y a pas de place pour mes deux premiers blessés. Je vais m'occuper de leur transport, puis je sui-

vrai la colonne. J'arrête un camionnette française; les soldats valides descendront avec les autres, par le sentier de Froidevaux. Nos deux Polonais sont chargés. Ils ne savent pas un mot de français, ne répondent pas à nos questions. Prostrés dans la douleur, nous n'avons pas eu une phrase d'eux. Mais je me rappellerai toujours le merci de l'un d'eux qui se leva sur les coudes, tandis que la camionnette partait, et me sourit en faisant une révérence.

Au téléphone, mon lieutenant m'appelle au secours. Il est écrasé de travail. Je comprends à voir ce qui est passé comme effectifs. Il nous faut regagner Soubey. A Epiquerez, je rattrape la colonne d'ambulances arrêtée par nos sentinelles. Le chef de poste m'explique qu'il a reçu des ordres de retenir toutes les voitures pendant une heure et demie. La route est bloquée dans la côte Soubey-Les Enfers. Mais il faut que ces ambulances passent. Je prends sur moi de les faire passer. Je suis la colonne jusqu'à Soubey. Elle pourra arriver à Saignelégier en temps voulu.

A Soubey, de nouveau jusque très tard, nous travaillons avec mon lieutenant. Visite sommaire, rapide, les effectifs sont impressionnants. Un groupe est là, plus ordonné, tous forts, larges épaules, bien équipés. « Nous sommes des gardes mobiles. » me dit leur officier, « des soldats de carrière. » Ils se redressent. Le Ier lieutenant B. que j'ai retrouvé, m'annonce tout à coup: « Un général et son état-major! » Je distingue une casquette kaki, des galons, des cheveux gris. Ils passent. Plus tard, ce sera un état-major d'officiers d'aéronautique. Uniformes bleu-marin, casquettes blanches, tenue hautaine, silencieux et tristes. Des cheminots passent aussi. Ils nous disent avoir abandonné leur train en pleine campagne.

A 18 heures, nous apprenons qu'une compagnie d'un bataillon neuchâtelois vient en renfort. Le médecin de bataillon est avant avec le commandant. Immédiatement, il est mis à contribution. La besogne ne manque pas. A 20 heures, nous nous sauvons au Cerf pour manger un morceau. Des officiers sont là. D'un côté Français, de l'autre un grand commandant polonais. Tous ont le regard fatigué, perdu, ils écoutent le poste de radio. La France a demandé l'armistice, elle va désigner ses plénipotentiaires. Pas un mot; dans les regards, c'est un durcissement, un raidissement intérieur. Silence lourd, comme au bord d'une tombe ouverte. Nous ne nous arrêtons pas à table. Sur la route, à l'entrée du pont, des camions stationnent. Des hommes sont là-dedans. Ils dorment profondément, assis, accroupis, entassés. Pendant deux heures, ils doivent attendre que la route devienne libre. Pas une récrimination. On subit le sort. Quand ils démarrent enfin, je me demande si dans la côte des Enfers il n'y en a pas plusieurs qui rouleront sur la route, tant leur position est précaire, vacillante. Mais que faire? Ils ne veulent

pas être séparés de leurs camarades. Le problème devient angoissant pour nous. Il se fait tard, le village est occupé jusque dans ses dernières remises. Il n'y a plus de camions disponibles et la route est longue jusqu'à Montfaucon, pour ces hommes exténués. Nous avons fait suivre ce que nous avons pu, dégagé la route à tout moment. Pour faire place, le Ier lieutenant B. se voit obligé de conseiller à des contingents de fantassins français de reprendre la route, une fois restaurés, et d'aller camper sous bois, quelque part dans la côte. Il le faut, surtout que le poste de Clairbief nous annonce encore les hommes et les chevaux d'un régiment d'artillerie française, 800 hommes et 350 chevaux, qui vont nous venir par le sentier du Doubs. La nuit est déjà avancée. Mon lieutenant et moi, nous allons prendre quelque repos. Le médecin du bataillon neuchâtelois nous remplacera pour ce contingent.

Le jeudi 20 juin. Je n'ai pas dû dormir longtemps. Il y a encore eu du bruit autour de ma chambre, et puis, dès que je fermais les yeux, cette couleur kaki passait, passait sur l'écran, effaçant toute pensée, obstinément.

Dans le demi-sommeil, un bruit singulier d'eau brassée, de sabots de chevaux heurtant des pierres, me rappelle à la réalité. Un coup d'œil à ma montre : 4 heures. Je vais à la fenêtre. Mon lieutenant dort au pied de mon lit, sur un petit sommier de fer, le dernier disponible ! Dans l'éclaircie de l'aube, vis-à-vis de nous, sur le bout de chemin plat longeant le Doubs, des paires de chevaux, gros chevaux d'artillerie montés par leurs conducteurs, passent au trot. Ils se suivent sans arrêt, et j'en entends qui gravissent déjà la côte. Tous sortant du chemin, descendent dans le Doubs, là sous nos fenêtres, et continuant le trot, se baignent jusqu'à mi-jambe dans un bel éclaboussement d'eau et de soleil. Le spectacle en vaut la peine. Ce devrait être la joie de vivre, et pourtant ! Plus près, ici, contre la façade de l'hôtel, la réalité se précise. Des attelages du train, des équipage arrivés la veille — je les ai vus à cette place — sont là, affaissés dans des brancards, sous des harnais qui n'ont pas été déposés. Bridées, sanglées, les pauvres bêtes ont passé la nuit sans eau, sans fourrage, depuis quand ? Les conducteurs dorment sous les chars ou sur des sacs à l'entour. Image d'abandon, plus de chef pour commander le parc, l'homme abandonnant sa bête. Dans la vie militaire c'est grave, c'est triste.

Réveillé, mon lieutenant est d'accord, nous ne pouvons plus dormir. Il nous faut nous lancer dans le courant qui déferle encore.

Le capitaine R. a fait la visite de ces artilleurs. Beaucoup sont restés au bord du Doubs. Je les retrouve, heureux qu'ils sont de pouvoir se laver et se détendre en lieu sûr. Ils me racontent qu'ils ont fait sauter leurs pièces de 155, quand les chemins sont devenus impossibles. Par contre, sur le talus, près du pont, sont

rangées encores chaudes, les pièces de 75 de deux batteries polonaises qui viennent de passer au Chauffour.

Le capitaine R. a vu un cas assez grave en médecine de guerre. Le médecin français de ce régiment d'artillerie nous avait avisés qu'il avait un cas aigu à nous remettre. Arrivé dans un fourgon, après examen du capitaine, ce cas est diagnostiqué par les deux médecins comme perforation d'ulcère d'estomac. Il a été dépêché le plus vite possible sur Saignelégier. A l'opération, faite immédiatement par une équipe de chirurgiens militaires arrivés la veille, le diagnostic est confirmé. Des félicitations sont adressées au capitaine R. par notre colonel, médecin de corps, qui descendit à Soubey, plus tard dans la matinée.

Un autre fait, plus triste. Sur un brancard, recouvert d'une pauvre bâche, un artilleur est dans la remise, à côté de notre poste. Il a été blessé aux deux cuisses par des gros éclats. Il a beaucoup saigné, les soins suffisants n'ont pas pu lui être donnés. Il mourait en passant la frontière cette nuit. Pauvre petit, de quel coin de cette France qui saigne viens-tu? Ta famille, ta mère surtout? Je songe à elle parce que tu es jeune, que tes cheveux sont encore bouclés, que tes lèvres exsangues sont des lèvres d'enfant! Mais le temps presse. Il y aura encore beaucoup à faire aujourd'hui. Encore des contingents devant ma porte, nombreux, tenues diverses, Vers les 10 heures, je sors. On aère le poste, ouf!

Une compagnie polonaise est là, complète, en rangs serrés, sur le chemin du Doubs. Un jeune soldat m'interpelle, il veut faire l'interprête avec son commandant de compagnie. Nous causons. C'est touchant de voir tous ces hommes au regard enfantin, la tête rasée, serrés autour de leurs chefs, une vraie nichée attendant du secours. Je les tranquillise. Dans une heure ils auront à manger. En attendant, ils vont faire leur bivouac dans le verger proche.

Quelques civils sont encore perdus dans ces rangs de soldats. Deux femmes pleurant, l'une avec deux enfants qu'elle me présente. Le plus petit, le garçon, est tombé le long des routes, il a une petite plaie sur le nez. Il s'avance avec confiance. La teinture d'iode ne lui arrache aucune larme, une grimace seulement. Se retournant et désignant sa sœur : « A Odette aussi. » La distribution devrait être égale après tout!

Un téléphone de Clairbief m'avait avisé que deux soldats, dont un officier, étaient restés malades au poste de douane depuis la nuit. Il faut y aller. Chemin dangereux, étroit et glissant, longeant le Doubs en surplomb. « L'Opel » tient tout juste le coup. Ornières profondes, boue par la pluie de ce matin. Je me cramponne. Tout au long du trajet, nous croisons des hommes. Ici un corps organisé au repos, ce sont des sapeurs français, leur kaki

est de nuance plus sombre. A notre passage, ils doivent se réfugier dans les arbres, tant la route est étroite.

Clairbief. Beau nom, beau site. La clairière au bord de l'eau est ensoleillée à cette heure par quelques rayons ardents de juin. Au poste de douane, je visite l'officier, le soldat. L'officier a eu un collapsus, il me semble fragile. Le soldat, légèrement fébrile. Je prends l'officier dans la voiture, nous rentrons à Soubey. L' « Opel » viendra encore chercher le soldat, tout en ramenant du ravitaillement.

Puis nous rentrons à Soubey. Il sonne midi; je m'arrête, je contemple. D'un côté du pont, les Polonais allongés sous les arbres du verger, endormis, torses nus, terminant leurs gamelles de soupe. Tout à côté, des attelages de paysans comtois arrivant encore avec leurs lourdes charges. De l'autre côté du pont, en bordure du Doubs, les sapeurs français formant aussi le bivouac, beaucoup se rafraîchissant au Doubs. A cette heure, la petite cloche de l'église de Soubey sonne, cristalline. Elle sonne le milieu d'un beau jour, le repos du travailleur des champs. Et ce village de Soubey est si beau à regarder avec ses grandes façades blanches étagées qui lui donnent un cachet spécial, un aspect rhodanien. Ce clocher, qui le couronne et le fixe à la pente, il n'est pas écrasé par le grand cercle de forêts qui le domine, il est la vie attestée, calme, modeste d'un vieux pays sans ambition.

Un silence règne dans ces bivouacs. Il semble que cette cloche de midi, cette cloche de paix, de vie heureuse, l'apporte au milieu de ce cauchemar. Cloche de Soubey, qui doit sonner dans bien des cœurs d'hommes à cette heure, le souvenir de midi au village natal, là-bas, dans les campagnes de France ou de Pologne.

Au dîner, je retrouve le grand commandant polonais de la veille. Il a dormi jusqu'à maintenant. Levant les yeux : « Ces montagnes de Suisse, me dit-il, je les connaissais. A sept ans, j'ai vécu avec ma mère et un frère pendant un an à Vevey. Un beau souvenir. Je ne pensais pas les revoir comme cela. » ajoute-t-il.

Il est 14 heures quand vient l'annonce d'un dernier détachement de spahis.

Les voici, tenant leurs montures lâches, un à un, en bon ordre. Quelques officiers et adjudants, les plus petits, des Français ; les autres, ces types berbères, au port très droit, naturel, aux larges figures bien dessinées. L'équipement : le grand turban, les larges pantalons serrés aux chevilles, la tunique légère à basque avec les cartouchières obliques, comme des ornements ciselés sur la poitrine, cela vous a grand air. Et si l'on ajoute le long fusil en bandouillère, le sabre recourbé dans sa gaine de cuir, la haute

selle à cornes sur le petit cheval tout en muscles, le tableau est de taille. Des guerriers, certes, et superbes même, mais des soldats de 1940... Le beau n'est évidemment pas de notre côté avec notre gris-vert, mais l'utile plus probablement!

Le capitaine, nerveux, fait faire le bivouac, demande à pouvoir acheter un peu d'avoine, à n'importe quel prix. Depuis 48 heures ils n'en ont plus. Encore une vision dans le film de ces jours : ces hommes basanés, accroupis à la musulmane sur les pierres du Doubs, faisant boire leurs montures piaffantes, des gestes lents, une langue gutturale; Soubey et son Doubs transformés en oued, en oasis du Sahara!

Soubey et son Doubs transformés en oued
(No de censure J. 49)

Pour la visite médicale, j'ai un interprète, un adjudant. Sur deux rangs, ils me présentent leurs poitrines, leurs mains, avec des sourires jusqu'aux oreilles. Ce que je leur demande, transmis par l'adjudant, se transforme en syllabes sonores, rauques, saccadées. Je ne comprends que le mot de « toubib » qui revient fréquemment. Ah! celui-là, il va vous trouver toutes sortes de maux! Ici, Mohamed, il tousse toutes les fois qu'il voit un « toubib ». Vous savez, ils aiment bien se faire soigner, me confie l'adjudant, paternel. En effet, nous avons une bonne clientèle pour toutes sortes de petits maux. Nos sanitaires, tout en collant leurs pansements, engagent

des conversations sans issue, des pantomines drôles avec ces Ali, ces Mohamed, etc.

A 16 heures, l'escadron est reformé. Dans le ciel de Soubey, une fine pluie commence à tomber. Un ordre est donné. Tous les spahis lancent sur leurs épaules le grand burnous rouge. Ils partent, s'engagent sur la route de Montfaucon. Un petit sous-officier passe devant moi, tête haute, épaules rejetées en arrière, la chéchia crânement plantée. Sous son vaste burnous tombant sur les talons, je l'ai certainement rencontré ce type de soldat, certain soir, au détour d'une rue. Est-ce à Nice, à Toulon? La Grande Bleue, l'Esterel, comme tout cela est loin d'ici!

Sur la route montante, ce défilé est unique. Je crois voir une fresque renouvelée de l'Egypte: un lacis dessiné par toutes ces fines jambes d'étalons arabes et les taches colorées des uniformes en ruban régulier sur le fond des sapins. Le spectacle doit intéresser aussi notre colonel commandant de corps qui vient d'arriver au pont en automobile. Il demande une jumelle à son adjudant et la braque sur les spahis. Après une brève inspection des lieux, il nous quitte.

17 heures: Chauffour, Clairbief ne nous annoncent plus rien. Après avoir pris contact avec le régiment, je lève notre poste sanitaire. Deux hommes, avec une partie du matériel, resteront jusqu'à demain matin, pour les isolés encore possibles. Mon sergent et les deux autres sanitaires, nous quittons Soubey. L'« Opel » ronfle sur la route de Lajoux. Arrivé au Bataillon, il me semble être revenu d'un autre monde. Ce grand silence, cette paix, ces figures placides des camarades, le train-train du chaque jour militaire qui n'a pas changé. Est-ce possible? Eh! Oui! Et c'est mieux ainsi.

Dr J. Haldimann,
cap. méd., St-Imier.